

Jean-Louis Meurant

L'ai-je bien descendue ?¹

Cette question s'est imposée à moi ce matin, au réveil, non pas prononcée par Mistinguett, mais écrite dans une vignette de bande dessinée où l'on voit un tueur à gages, du moins un personnage que j'identifie comme tel, souffler sur le canon de son revolver, avec, dans une bulle, cette phrase, *l'ai-je bien descendu ?* Je pensais d'abord à la mort récente de mon père, puis à mon propos de cet après-midi.

Féminisée, cette phrase en fera donc le titre, initialement annoncé *Sur quelques mal-attendus de la passe...* vous verrez bientôt pourquoi.

De ces *mal-attendus*, deux me semblent en position dominante : celui d'une titularisation, d'une *nomination* à, et celui d'une validation de la fin de l'analyse. Ils peuvent se recouvrir à l'occasion, leur différence pouvant ne relever que d'un effet de perspective, selon qu'ils sont appréhendés depuis le collectif ou depuis l'individuel de la demande de passe.

Or, la passe tient essentiellement à la publication de ce qui détermine, pour l'analysant, le passage à l'analyste, soit une position subjective nouvelle qui ne peut justement pas s'inscrire dans une titularisation et qui ne se produit pas nécessairement à la fin de l'analyse, si elle l'anticipe certainement.

J'essaierai d'évoquer quelques éléments de ce passage mais d'abord, à propos de cette publication, une remarque sur son caractère problématique. Comme la bombe atomique de la chanson, l'important est *l'endroit où c'qu'elle tombe !* On peut craindre, par exemple, que la nomination soit aussitôt complétée du *à...* par le public auquel elle est annoncée. Les *mal-attendus* d'un tel public peuvent faire dériver l'expérience, aussi bien en son aval qu'en son amont.

Mais n'est-ce pas trop que de parler de *mal-attendus* ? La seule attente convenable ne serait-elle pas d'en *attendre rien*, pour donner une chance aux surprises qui n'arrivent que lorsque l'on ne les attend pas...

Ce qui impliquerait a priori une sorte de désespoir, un désenchantement... position somme toute assez saine si elle s'appuie — bien

¹ Mise en forme d'une intervention orale lors d'une réunion publique du Collège de la passe de l'EPSF et de La Lettre lacanienne, le 24 janvier 2004 à Bordeaux.

curieux appui — sur l'inconsistance de l'Autre. Cela peut sembler scandaleux : on s'échinerait à mettre en place un dispositif compliqué, qui fait suer tout le monde, qui envenime à l'occasion la vie associative, et il ne faudrait rien en attendre ! Quel gâchis ! Quelle économie lamentable ! C'est sans doute à partir d'un tel constat que nombre d'associations s'en passent, de la passe, afin d'éviter dépenses inutiles, tracas et ennuis. En ce qui concerne les dépenses, il faut reconnaître que la formation permanente, au contraire, rapporte bien ! Surtout à l'époque des experts, de l'évaluation et des histoires de « Q » (vous aurez compris que je parle des accréditations « qualité ». À quand des associations psychanalytiques certifiées *ISO 9000* et quelques ? des « A.Q. », des *analystes qualifiés* ?)

Un dispositif complexe qui ne rapporte rien, ça n'est pas sans faire penser aux machines surréalistes, sortes de collages mécaniques desquels Lacan rapprochait le montage de la pulsion.

J'ouvre là un dossier dans lequel je ne m'engagerai guère plus, sinon pour dire que la pulsion devient peut-être plus vivable si elle se trouve détournée du court-circuit autoérotique dans lequel elle cherchait à se capitaliser. Court-circuit entretenu par le groupe, à l'occasion, lorsqu'il vient renforcer auprès de membres — les petits porteurs — l'espoir d'un profit.

La pulsion peut, à condition de rester en prise avec le jeu des signifiants, se dépenser sans pour autant se soumettre au contrat pervers, sans l'illusion de faire rapport. Dépense en pure perte, à ce titre pulsion de mort, mais qui permet de jouir de la vie, sans en attendre de *plus-value*.

Le groupe, réduit au couple à l'occasion, ne s'entretient que de l'illusion d'une possible capitalisation de la jouissance... au prix d'une forclusion du sujet.

Bon, tout ça peut paraître un peu forcé. Disons qu'il y a une attente recevable concernant la passe : favoriser l'avancée, la survie même, de la psychanalyse, une attente d'autant plus forte que l'époque ne fournit pas à la psychanalyse un bocal où elle pourrait se sentir poisson dans l'eau.

Pour que la psychanalyse survive, il faut qu'elle se régénère, qu'elle se réinvente. Non pas tant que chaque psychanalyste produise une œuvre, mais que chacun puisse réinventer la psychanalyse avec chaque analysant. Ce qui est requis, notamment pour que la psychanalyse ne se réduise pas à une psychothérapie en tant que celle-ci est fondée sur un protocole à reproduire, seulement plus ou moins adapté, avec chaque *client*. La preuve en est qu'elle prédéfinit ceux-ci : victimes, anorexiques, patrons (qu'il faut coacher), etc. Cet enjeu de survie n'est donc pas celui d'une très improbable corporation professionnelle mais d'abord celui d'une pratique, d'une clinique... et de la

théorie, les trois étant nouées et pas seulement posées l'une sur l'autre comme pour les psychothérapies.

La réinvention se joue en effet aussi sur la corde théorique, non pas sous l'impératif d'en produire une autre, mais au moins d'y mettre du sien, son grain de sel, quitte à faire grincer ses rouages. Il s'agit de s'y prêter et de l'interpréter, de la mettre à l'épreuve, ce à quoi le dispositif *cartel* est particulièrement approprié. En effet, le savoir analytique n'est rien hors du rapport que chaque analyste entretient avec lui. C'est un des aspects du scandale de la psychanalyse et ce sur quoi se fonde la passe. Le savoir analytique ne fait que passer, que *se passer*, le cas échéant seulement.

Il y aurait donc une attente convenable de la passe, celle de la survie de la psychanalyse. Le problème est qu'elle voisine avec une autre qui n'est rien de moins que l'attente de la fin de la psychanalyse, entendons-nous bien, que la psychanalyse disparaisse, qu'elle crève. On retrouve ici ce qui m'a suggéré le titre : *L'ai-je bien descendue ?* — Qui ça ? La psychanalyse... N'est-elle pas morte quand elle cesse de... passer ?

Ce qui se découvre avec l'analyse, depuis Freud, est en effet difficilement soutenable et peut susciter la haine la plus destructrice. Cette équivoque du mot *fin* me permet de reprendre un point de mon argumentation, à savoir qu'une des « mésattentes » concernant la passe, c'est qu'elle soit conçue comme propre à vérifier la fin de la psychanalyse du passant. Ou même seulement qu'elle soit attendue comme réponse à une question telle que « Y a-t-il eu *de* la psychanalyse ? ». Il me semble que, centrée sur la fin de la psychanalyse ou, faute de fin, sur l'appréciation de ce qu'il y a eu ou non *de* la psychanalyse, la passe penche, vire, nécessairement, du côté de l'évaluation, de l'examen de fin d'études, du diplôme, du titre, donc de la hiérarchie. La passe vire du côté du *nommer à*, et par conséquent à l'élaboration de critères de nomination... Si la passe tire sur cette corde de la fin de l'analyse, c'est tout ce fatras qui lui tombe dessus.

J'ai peut-être forcé le trait en disant que c'était attente de la fin de la psychanalyse, de sa mort, mais ce n'est que caricature. Vouloir faire valider la fin de son analyse, côté passant, c'est la réduire à une expérience initiatique, donc la rater. Vouloir valider les fins d'analyse, côté institution, c'est rabattre l'analyse sur un cursus conclu par une nomination et un viatique. Le refus de la psychanalyse voisine ainsi étroitement avec le consentement à ses attendus et ce n'est pas le moindre des intérêts de la passe que de le manifester.

C'est, de plus, condamner l'accès à tout savoir sur le passage à l'analyste, pour la pure et simple raison que celui-ci devient une problématique

sans objet, nuisible même, si la fin de l'analyse consacre le psychanalyste, comme le doctorat, au terme des études, le docteur.

Pourtant, le passage à l'analyste ne s'appuie pas sur l'obtention d'un titre, mais sur une découverte de l'analysant, celle de l'impossibilité d'oublier que le lieu d'où lui vient la parole ne peut faire l'objet d'aucune compréhension, d'aucune connaissance et qu'au contraire, la découverte de ce lieu introduit dans le savoir un point de négativité absolue ou de densité irréductible qui, s'il n'est pas refusé, finit par le border.

Ce consentement à l'impuissance de l'Autre (autrement dit, la castration, soit le *mal-fichu* du langage) ouvre sur l'impossible, pour le sujet, et par conséquent sur la nécessité dans laquelle il se trouve d'*inventer*, ne serait-ce qu'en acceptant de *prendre* cette parole qui ne lui est pas *donnée*.

Mais au lieu de ce consentement, c'est un refus qui peut apparaître, l'analysant préférant penser encore la castration comme sienne, pour mieux s'en défendre. Refus du collectif aussi bien, à l'occasion, quand il se compose à partir de l'érection d'un maître supposé y faire défaut.

La fin de l'analyse est la mise en scène de ce consentement ou de ce refus, dans le transfert. Dans le premier cas, c'est sa dissolution, sur le mode singulier de telle ou telle relation entre l'analysant et l'analyste, dans le second, son éternisation avec les multiples possibilités de latéralisation qui lui sont ouvertes, ensuite, dans le collectif. Dans tous les cas, la fin reste dans le domaine du privé. La publication de la passe ne porte pas sur cette mise en scène mais sur la découverte qui la détermine.

La fin de l'analyse peut tarder après le passage. Peut-être parce que l'analysant a encore besoin d'être (r)assuré ou de préparer son psychanalyste au désêtre... sans parler de sa jouissance à venir lui parler, et du temps qu'il faut, pour reprendre l'expression de Pierre Bruno, pour *épuiser ses provisions de bouche*².

Si la passe se centrerait sur cette problématique, elle donnerait nécessairement lieu à une clinique du passant. Or, l'enjeu de transmission de la passe tient à une clinique du passage à l'analyste et n'a rien à voir avec un catalogue des fins de cure, toujours dérisoire.

J'ajouterai, par ailleurs, que s'il y en a qui n'en ont pas fini avec la psychanalyse, ce sont bien les psychanalystes. Pas tant qu'ils n'aient trouvé

² P. Bruno, *La passe*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003.

l'issue, le terme de leurs cures, mais qu'ils sont encore en compte avec la psychanalyse, au point de se retrouver dans la nécessité de la transmettre, avant tout dans leur pratique, après avoir touché le caractère inévaluable, *inappropriable*, de l'objet de sa transmission. C'est en effet sur le réel que porte l'enjeu de cette transmission, là où se rencontre l'impossibilité de celle-ci en même temps que la nécessité d'y être engagé.

Il y a une raison logique de l'engagement de celui qui se sera trouvé dans le passage : il ne prend pas son bâton de pèlerin au nom d'une vocation, il ne devient pas missionnaire. Mais il sait que c'est *par* cette transmission, quelles que soient ses modalités, qu'il pourra continuer le chemin ouvert par l'analyse... autant dire dès maintenant, reprendre sans cesse ce passage.

Non pas pèlerinage mais rencontre à nouveau, non pas commémoration d'une illumination mais exposition à d'éventuels nouveaux éclairs, selon un enthousiasme qu'en raison d'un *pas-tout* justement, je me suis déjà amusé à appeler *entroustiasme*, le *trou* venant à la place du *théos*... C'est ainsi que la transmission est impérative pour celui ou celle qui se risque à ce qu'il y ait, un jour, psychanalyste. Non pas obligation surmoïque, mais impératif d'un désir irrémédiablement, incurablement marqué par la perte consentie de sa cause.

Il y a cependant, à l'endroit de ce que vise la passe, un partage de points de vue entre passage à l'analyste et fin d'analyse, un débat, dont on peut relever les ferments dans les formulations lacaniennes, nombreuses à confondre passage à l'analyste et fin de la cure, du moins tant qu'ils sont isolés de leur contexte. On en retrouve facilement des traces dans de nombreux écrits sur la passe, au sein des associations qui en ont reconduit la procédure.

La logique du passage, éventuel, aurait pour pré-requis, serait initiée, mais seulement initiée, par l'apparition du désir, pour le sujet, sous la forme d'un « je désire donc je suis ». À ce point, le sujet reste cogitant : c'est le désir de l'Autre à la hauteur duquel il vient. L'Autre reste en position d'arbitre même s'il se trouve dès ce moment *pourvu* d'un manque (la formule a l'intérêt de montrer que l'Autre reste consistant). S'il y a dépense pour le sujet, c'est une dépense limitée, une sorte de taxe à payer au regard de l'identité du désir et de la loi. Cette émergence du désir peut provoquer la fin de l'analyse. Il s'agit alors d'une analyse qui ne se solde pas — en théorie — par la production d'un analyste, sans pour autant mériter d'être déqualifiée en psychothérapie.

Dans ce temps initial, le sujet est comme identifié à sa division, centré autour, sa jouissance venant se centrer autour de la castration pour autant que celle-ci continue à faire signe de la présence de l'Autre. La problématique est

encore celle d'un manque. Le sujet se repère à ce moment sur sa division et reste posté autour d'elle.

Le temps suivant est celui qui fait entrer à proprement parler dans la passe. Il est plus radical puisque la division cesse de centrer le sujet et le laisse en perte d'identité, comme si la division passait entre lui et l'*autre*, lui-même compris comme tel, ce qui soutient la formule lacanienne selon quoi *l'analyste ne s'autorise que de lui-même* [...]. L'*autre* (lui-même aussi bien) avec qui, dès lors, il n'y a pas de possibilité d'un échange de jouissance qui ferait rapport (non-rapport sexuel. Pourrait-on risquer : il n'y a de sexuel que du non-rapport ?), un rapport qui permettrait une gestion économique de la jouissance. C'est sur cette division d'avec l'*autre*, et de lui-même aussi bien, que le sujet bascule : de la certitude d'une impossibilité de reconnaissance *de* ou *dans* l'Autre, s'ensuit une impossibilité intime de reconnaissance.

Le lieu où porte désormais l'enjeu pour ce sujet déchu est le lien social et non plus l'ego perçu comme tout à fait incapable de supporter son être, être réduit dès lors à son éclipse même. Il y a là passage à l'extime. Nous sommes bien, là, engagés dans le passage, selon le vecteur qui va d'un Autre à l'autre.

Le sujet est alors plutôt en proie à la décogitation : il décogite, dépense, déconne, déconnaît, chavire, passe par-dessus bord de l'identification. C'est là que se libère la place (puisque l'être est en fuite) du sujet de l'inconscient dont le désir est rentré dans *a* (je fais là encore allusion à la toute dernière phrase prononcée par Lacan à la fin du séminaire *L'angoisse*, le 3 juillet 1963). Le désir n'est plus de l'Autre. S'il continue à s'y chiffrer et déchiffrer, ce n'est qu'en tant qu'il y trouve la page où il ne cesse pas de ne pas s'écrire comme un, la page où cependant il aura peut-être la possibilité de laisser une marque lisible pour un autre. Le désir est de *a*, causé par *a*. Le sujet n'est, selon cette logique, aucune identité, mais un évidemment, un évanouissement, désêtre (qui aura à passer côté analyste pour que s'impose la fin de la cure).

Pour le dire autrement, il y aurait émergence du désir, comme désir de l'Autre et/ou du sujet, puis, selon un pas de plus, achoppement de ce désir dans sa cause, *a*, et sur un savoir, négatif, sous la forme d'un *ce n'est pas ça*, savoir de la jouissance (dans les deux sens) qui subvertit le sujet : son être n'est que là où il est objet. Anonyme, le sujet se sait innommable et s'il garde le pouvoir de nommer, dans l'Autre, il n'a plus rien à faire d'une nomination, d'un qualificatif qui viendrait, de l'Autre, nommer ce qu'il sait de son être, puisque celui-ci se situe hors des limites du langage, hors des limites de la loi : objet de rebut, dont il faut se défaire. *Hors des limites de la loi* indique bien l'évasion hors du champ de la raison qui se produit alors et la proximité d'une folie, comparable à celle qui va avec l'amour, fou, comme on sait. Il y a de la folie dans le passage,

comme le remarquait Lacan en posant la question de ce qui pouvait pousser quelqu'un au choix (entendre choir) du passage à l'analyste. Évidemment, c'est sans mesure avec le caractère plutôt enviable de ce qui peut apparaître de l'extérieur comme choix professionnel. Mais il n'y a rien d'héroïque dans ce choix, plutôt forcé et, selon un certain angle, il peut même paraître fondé au regard de la résignation qui s'ensuivrait en son absence... Ce passage est une échappée du langage, qui permet de prendre la parole, folie à laquelle nous sommes certes un peu rodés mais folie quand même, devant laquelle certains reculent.

Le désir qui le supporte dès lors, ce sujet évanouissant, décogitant et décogité, n'est pas tout pensé dans l'Autre, mais touche au réel via *a*. Plus encore, il produit le réel comme perte, comme impossible. Ce n'est donc pas un désir-de, ni de-l'Autre, ni même de-l'analyste. Aussi bien au génitif qu'à l'objectif. Car il ne s'appuie plus sur un manque, qu'il s'agirait de chercher dans l'Autre comme à cache-tampon (« c'est froid, c'est chaud, ça brûle... »), mais sur une perte. Sur le mode de la sortie somme toute imprévisible du deuil (de quoi faire douter les équipes d'assistance psychologique qui s'ajoutent désormais aux catastrophes).

Un désir, disons, sans *copyright*. Inédit, mais plus radicalement encore, inéditable. Seuls s'en signaleront le cas échéant quelques échos, quelques éclats, quelques bruits, comme battements d'ailes au-dessus de la brume. Présence pure qui sera matrice de celle de l'analyste, s'il y a, et seulement si, car il reste envisageable que ce passage conduise ailleurs qu'au lieu-dit *analyste*, pour peu que d'autres semblants s'y prêtent.

Ce qui concerne la fin de l'analyse reste dans le domaine du privé, dans le démontage particulier du transfert qui a permis le travail de l'analyse, dans les modalités selon lesquelles se jouera dans la relation analysant-analyste l'irruption du point de savoir qui détermine le passage. Celui-ci, par contre, est publiable pour avoir été perçu hors du privé où l'autoérotisme cherchait à le maintenir pour en faciliter la gestion. Plus encore, il *doit* être publié puisque le sujet n'a plus aucune raison de le tenir réservé dans un soi-même dont la vanité lui est évidente. Impératif : ne pas céder sur le désir... *rentré dans a*.

À partir de cela, comment concevoir la passe et la demande du passant ? En aucun cas comme demande de reconnaissance du désir, fût-ce un prétendu « désir de l'analyste », puisque cela ferait signe du maintien de l'Autre. Sur la lancée d'une telle demande, la passe ne dira rien du passage à l'analyste mais, au mieux, rendra compte de l'efficacité de la psychanalyse en matière de mieux-être, ce qui ne se superpose aucunement avec ce qui relève de la position de l'analyste.

Ce que propose la passe tient au savoir, elle s'appuie sur ce versant. « Faire savoir » pourrait être son enseigne, en tenant compte de son équivoque, c'est-à-dire de la construction de ce savoir et de sa publication à la cantonade. Il y faut bien un peu de jouissance mais une jouissance prête à se fragmenter, à laisser quelques traces de son passage dans le défilé des signifiants, ceux des autres à l'occasion. C'est la dimension *footballistique* (entre autres sports) de la passe, faire la passe à l'autre, à quelques autres. Il ne s'agit pas d'une jouissance qui retrouverait sa place, son creux, au sein du groupe, mais qui trouverait à se fragmenter dans ce qui passe pour quelques autres, sous la forme élective du *Witz*, du *elle est bien bonne !* Une jouissance qui se ferait savoir, un petit bout de terrain gagné à l'approche du réel.

Encore faut-il bien entendre qu'il ne s'agit pas d'un savoir susceptible de mettre fin à l'expérience, sur le mode du « Ça y est ! On sait ce que c'est, on sait ce qui est requis pour passer à l'analyste ». Fin de la passe alors au bénéfice d'un examen d'évaluation de ce réquisit. Non, c'est un savoir singulier à au moins deux titres : le premier c'est qu'il est propre au passant, le second qu'il ne produit pas de critères dont on attendrait la présence lors d'expériences suivantes, de la même façon qu'un bon mot qui atteint son but ne garantit pas que le suivant aura le même effet. C'est plutôt une invention propre à assurer un non-savoir, autrement dit un savoir de l'impossible. Je crois que c'est un point crucial et cependant toujours mis en question : si la passe a quelque intérêt, c'est justement parce que, touchant au réel, aucun savoir ne vient se déposer en connaissance. Au contraire, à l'approche du réel, toute connaissance se dissout. Il n'y a dans cette frange, sur ce bord, que singulière invention. C'est, du moins à partir d'une certaine forme d'attente, celle que je critique, quelque chose de tout à fait insupportable, et quelle que soit l'attente, quelque chose d'insupportable seul. D'où la passe, comme passage d'un savoir qui ne tient plus dans la sphère du privé, à d'autres. Cela peut sembler contredire quelque chose que j'ai proposé plus haut, sur l'inéchangeable de la jouissance mais ce n'est pas tout à fait le cas. En effet la jouissance reste non contractuelle mais *passable*, transmissible par fragments, comme l'objet d'art en donne exemple quand, furtivement, souvent d'une manière inexplicable, un fragment de la jouissance engagée par l'artiste dans son œuvre passe chez le spectateur.

Le lieu à partir duquel se produit le passage est un lieu où rien ne se tient, où les mots manquent à l'appel ou se contredisent. Un lieu dont aucune connaissance préalable ne dessine le plan et ne permet de s'orienter, un lieu sans concept.

Ainsi, pour le passant, ce savoir publié dans la passe ne l'assurerait que de la nécessité de toujours passer la passe, tant qu'il renouvelle son engagement

dans la psychanalyse, avec chaque analysant et dans ses engagements institutionnels. C'est sans doute difficile à faire passer, cette nécessité, tant le savoir est ordinairement confondu avec la connaissance. Chacun peut être assuré de celle-ci, comme le cycliste est certain de toujours savoir faire du vélo ! Le savoir analytique au contraire est comme trou creusé dans le sable, il tend toujours à se refermer. S'engager dans une pratique, de la bonne façon, c'est certainement parier pour le maintien de cette ouverture. C'est certainement vouloir contrer l'oubli de cette introuvable source de la parole. Ce qui n'est pas sans conséquence sur la pulsion, libre au moins de circuler, hors de sa petite bulle, de sa petite sphère monoplace, du *s'faire un nom* à l'occasion, selon le montage qui fait son itinéraire singulier.

Mais avec quoi l'analyste maintiendra-t-il cette ouverture ? Avec ce qui lui reste de symptôme certainement, puisqu'il faut bien qu'un bout de réel autorise un reste d'identification et lui permette autre chose qu'une errance, lui fournisse un semblant d'appui pour le désir, mais aussi avec les quelques autres qu'il rencontrera peut-être, au hasard de son chemin.

Une part de ce chemin traversera les associations psychanalytiques, ce qui m'amène à conclure sur ce qu'il peut en être des attentes de celles-ci quant à la passe. Au pire, ce serait d'y chercher appui pour entretenir leurs hiérarchies, leurs clans, leur prestige. C'est sans doute leur penchant naturel, en tant que groupes. Il s'agira donc que ces communautés — que l'on peut souhaiter ainsi pas très communes —, par leurs dispositifs (comme celui que nous expérimentons avec cette passe dans l'*entre* de deux associations), consentent à ce qui contrevient, à ce qui met à l'épreuve leurs tendances groupales.

La question qui fera conclusion sera donc celle-ci : quelle communauté pourrait échapper à un collectivisme fondé sur des membres individualisés, titulaires, fondateurs, etc., dont les noms peuvent s'enregistrer, se mettre en liste... sous l'égide d'un maître, quelle communauté pour parier sur le *lien* entre eux, sur l'*entre*, où ça ne fait que passer ?